

Alexandre Moliéra plus près de la peinture

Si l'image photographique l'inspire toujours autant, Alexandre Moliéra n'en développe pas moins un travail qui s'affirme davantage comme un pur objet de peinture. En témoignent ses derniers travaux qu'accueille le galeriste Bertrand Gillig.

On l'avait connu alors que, jeune diplômé des Arts Déco, à l'orée des années 2000, il entre-mêlait, dans une sorte de d'équilibre plastique, les techniques de la photographie et de la peinture – la première devenant un support sur lequel intervenait la seconde...

Depuis, Alexandre Moliéra a quitté l'Alsace et s'est installé en Bretagne, du côté de la presqu'île de Crozon. Mais ce ne sont pas l'immensité de la mer et les côtes vertigineuses du Finistère qui alimentent son inspiration. L'artiste est resté fidèle au paysage urbain, à la ville, à sa brutalité, sa cacophonie visuelle.

Une entrée de parking ou une cabine téléphonique dans un quartier populaire constituent en soi un sujet digne d'intérêt. Tout comme une bétonnière dont le caractère massif semble subjugué le peintre – comme un défi à restituer diverses gammes de gris ou encore le volume imposant de son motif.

Surgit ainsi un univers de béton, de verre, d'acier et de néons auquel Alexandre Moliéra nous avait déjà accoutumés par le passé mais qui depuis se manifeste prioritairement à travers le médium de la peinture.

La photographie, en effet, ne semble être que l'image de départ, la source d'inspiration qui alimentera un processus centré sur le seul langage de l'huile.

Et sur ce plan-là, le travail de Mo-



Comme émergeant d'une mémoire enfouie : une piscine devenue un sujet de peinture (DR)

liéra a considérablement gagné en intérêt. Derrière une touche encore très jetée, il développe un travail de couches, de coulures, de taches, d'accidents assumés qui tendent à créer une distance avec son sujet.

Ainsi l'artiste crée-t-il une poésie de l'ambiguïté. Une piscine municipale apparaît autant comme un lieu familier à tous que comme un espace irréel, nimbé de mélancolie, appartenant moins à la vérité d'un temps présent qu'à celui d'une mémoire dont la

toile ne serait plus qu'une empreinte déjà émuée.

« Il y a souvent chez Alexandre ce sentiment d'une image du monde qui tout à coup serait soumise à une perturbation, à quelque chose qui la ferait basculer dans une autre dimension », note justement le galeriste Bertrand Gillig. Il consacre aux derniers travaux de l'artiste une exposition où les grands formats se taillent la part du lion. Dont certains engageant d'étranges narrations. La plus énigmatique étant

un Photomaton, flottant dans un espace improbable et mis en relation avec une forêt dévorée par les flammes. Quelque chose de l'ordre de la puissance du rêve. Mais remarquablement servi par les moyens de la peinture. La maturité d'un peintre ? ■

SERGE HARTMANN

► Jusqu'au 5 novembre à la galerie Bertrand Gillig, 11 rue Oberlin à Strasbourg. Du jeudi au samedi, de 14 h à 18 h. www.bertrandgillig.fr